

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 2.50 francs. Abonnement annuel: 69 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

L'école unique, conséquence prévisible d'un principe faux

Le 21 mai dernier, le député Alain Gilliéron déposait un postulat demandant l'introduction d'une filière unique jusqu'à la fin de l'école obligatoire.

A l'époque (il y a onze ans), on pouvait lire la prévision suivante dans *Une Ecole de Papier*, l'argumentaire des opposants à EVM: «Il faut considérer EVM 96 comme un pas de plus en direction de l'Ecole unique jusqu'en neuvième année, point oméga (en tout cas pour le moment) auquel tendent somnambuliquement les réformateurs.» Les partisans d'EVM le niaient, refusant de voir les conséquences inévitables de l'application du principe égalitaire.

Ce principe est sans doute acceptable quand il s'agit de donner à chacun la possibilité d'emprunter la voie qui correspond le mieux à ses capacités. Mais, sous la pression des préjugés intellectualistes qui empoisonnent notre société, cette «égalité des chances» s'est muée en un droit égal pour tous d'emprunter la voie qui conduit à l'université.

Conséquence immédiate et nécessaire de cette perspective faussée, les formations manuelles, techniques et commerciales sont considérées comme des pis-aller. Ceux qui les exercent sont des citoyens sans doute estimables, mais de seconde zone. L'égalité croissante des chances d'aller à l'Université se paie donc d'une inégalité croissante entre ceux qui y vont et ceux qui n'y vont pas! Il faut aux parents beaucoup de bon sens et de force morale pour aller contre cette idée reçue et admettre que leur enfant pourra s'épanouir pleinement et même gagner correctement sa vie avec un CFC et un métier aussi bien qu'avec

une licence et une profession universitaire.

L'égalité théorique des enfants se heurtant en permanence au constat de leurs inégalités réelles, les réformateurs ont résolu le problème en repoussant ce constat au-delà de la période scolaire. La disparition des examens, le refus de tout critère précis et stable d'évaluation (notes, lettres, couleurs, peu importe), la suppression de la possibilité de refaire une année, le remplacement de connaissances précises et structurées par des compétences évanescentes, autant de modifications qui permettent, sinon de supprimer les inégalités, du moins de les dissimuler. Elles réapparaîtront dans la vie avec d'autant plus de dureté.

Notre système à trois filières affirme implicitement l'existence de capacités scolaires inégales. Il est donc inacceptable. Sa suppression est programmée.

Depuis quelques temps, M^{me} Lyon, à la suite des réformateurs, répète à chaque occasion que les élèves les meilleurs de la voie à option sont aussi bons, voire meilleurs que les moins bons élèves de la voie diplôme, et que les meilleurs de cette dernière feraient bonne figure en voie baccalauréat. On va même jusqu'à affirmer que certains VSO font mieux que certains VSB. La répartition en trois filières est donc injuste du point de vue des élèves colloqués dans les deux voies «inférieures» et absurde du point de vue d'une organisation scolaire moderne et performante.

Après deux années environ de mise en condition, le postulat Gilliéron pouvait être lancé. Qu'il soit cosigné par le socialiste Pierre Zwahlen est embléma-

tique. Selon ces deux députés, EVM a certes reporté la sélection d'une année, mais elle n'a pas répondu «à d'autres attentes, notamment quant à l'égalité des chances et à la répartition socio-économique des élèves dans les trois voies». Il est clair que s'il n'y a plus qu'une seule voie, le problème de la «répartition socio-économique» disparaît! De plus, selon «plusieurs études comparatives internationales», «l'absence de filières différenciées permet à l'ensemble des élèves d'acquérir de meilleures compétences en lecture, mathématique et sciences». Ces généralités invérifiables n'ont d'autre but que de donner une apparence réfléchie et volontaire à ce qui n'est qu'une soumission dépourvue d'esprit critique à l'idéologie égalitaire.

Nous n'affirmons pas que le système à trois voies soit le seul possible, ni même qu'il soit le meilleur en valeur absolue. Les questions de structures sont importantes, mais elles sont secondaires. Ce qui fait la force d'un système scolaire, c'est d'abord le fait qu'il se place dans le prolongement de l'éducation familiale. C'est ensuite qu'il tienne compte des conditions posées par les futurs employeurs, notamment en matière de connaissances de base et d'attitude à l'égard du travail. C'est enfin que ce système soit aussi stable que possible, de façon à ce que les acteurs scolaires, et en particulier les parents, soient en mesure de comprendre et de contrôler ce qui s'y passe. C'est d'ailleurs la stabilité seule qui rend possible une évolution réaliste de l'école, par l'incorporation progressive des compléments et correctifs que suggère l'expérience quotidienne des enseignants.

Notre système scolaire est faible parce qu'il évolue dans le sens inverse, qui est celui d'un désordre généralisé: réformes incessantes conçues en laboratoire et imposées de l'extérieur, mise à l'écart des parents par le changement continu des programmes et des méthodes, obsession des formations longues, préparation des élèves à vivre dans une société non compétitive qui n'existe pas, et aujourd'hui moins que jamais.

L'école unique de M. Gilliéron accroîtra ce désordre sans engendrer le moindre égalité. Le mécontentement qui en résultera appellera de nouveaux changements, et de nouveaux désordres. Selon toute vraisemblance, cela commencera par l'introduction du gymnase pour tous, autrement dit, l'école obligatoire jusqu'à dix-huit ou dix-neuf ans, ou en d'autres termes encore, la scolarisation intégrale de l'apprentissage. Ensuite, ce sera le bac et l'université pour tous.

Ce postulat est une insanité qu'il faut combattre en tant que telle¹. Mais il importe de remonter à la source: aussi longtemps que le mensonge égalitaire ne sera pas frontalement remis en question, il continuera de déployer ses effets destructeurs sur notre école et notre société.

OLIVIER DELACRÉTAZ

¹ Le 22 mai, le député radical Marcel-David Yersin déposait un autre postulat, demandant la suppression de la voie secondaire à option. Nous reviendrons sur cette idée d'une école à deux filières qui, tout en étant très éloignée dans l'esprit de celle de M. Gilliéron, lui est très proche tactiquement et pourrait bien lui servir de cheval de Troie.

Une occasion manquée

Les auteurs de «La Parole aux Communes» furent conscients dès le début des opérations que le caractère institutionnel et abstrait de leur initiative rendait leur combat difficile.

La récolte des signatures eut lieu dans une période de tension entre l'Etat et les communes. Cette situation fournissait l'élément émotionnel nécessaire à son aboutissement.

Conscient de ce fait, l'Etat a repoussé la votation autant qu'il le pouvait, dépassant même de six mois le délai imposé par la Constitution. Il a joué habilement, sinon loyalement. Ses caisses sont aujourd'hui mieux garnies, les menaces sur les finances communales se sont estompées, ce qui fait que l'élément émotionnel a disparu. Le Comité de soutien était condamné à travailler à froid, principalement sur le plan de l'argumentation, ce qui n'intéresse qu'une partie réduite de l'électorat.

L'opposition du Gouvernement, du Parlement et de tous les partis, à part le parti libéral, ainsi que la «neutralité» de l'Union des Communes Vaudoises formaient dès lors un obstacle quasiment insurmontable. L'apport des libéraux à la lutte, le forçant de l'Association de Communes Vaudoises, le soutien vigoureux du Centre Patronal, l'engagement de nombreux syndicats, municipaux et simples citoyens, sans parler du travail dans le terrain de la jeune équipe de la Ligue vaudoise, n'ont pas suffi à créer le mouvement.

Les opposants, quant à eux, ne se sont pas fait faute d'en appeler aux passions, aux sentiments de crainte (blocage des institutions), d'envie (manœuvre des communes riches) voire de xénophobie (le référendum des communes aurait permis à des syndicats et municipaux étrangers d'intervenir dans des affaires cantonales).

En attendant, le problème politique auquel «La Parole aux Communes» entendait apporter une réponse demeure. Au-delà du déséquilibre croissant entre l'Etat et les communes, des menaces plus générales planent sur ces dernières. Ce n'est pas seulement tel aspect de leur autonomie ou telle part de leur revenus qui sont menacés, c'est leur existence elle-même. Les technocrates n'aiment pas les communes. Les esprits simplificateurs n'aiment pas les communes. Les grandes communes n'aiment pas les petites communes qui les entourent. La gauche idéologique n'aime pas les communes.

Il est significatif que le parti socialiste ait attendu le lundi qui suivait le vote pour annoncer une future initiative accordant au Grand Conseil le droit de contraindre à la fusion même des communes qui n'en voudraient pas.

«La Parole aux Communes» aurait donné aux petites et moyennes communes une arme puissante contre cette initiative brutale. En ce sens, l'idée refusée dimanche dernier reste judicieuse. Quitte à en modifier l'une ou l'autre modalité, nous ne perdons pas l'espoir de la faire aboutir ultérieurement.

O. D.

Condoléances

Veuve de M^e Pierre Bolomey, qui fut longtemps rédacteur en chef de notre journal, Madame Alexandra Bolomey-Perakis est décédée à Lausanne le 10 juin dernier. Nous assurons sa famille et ses amis de notre très vive sympathie.

Réd.

La neutralité selon Langendorf: Thucydide contre Bossuet

Jean-Jacques Langendorf a la passion de la neutralité, non bien sûr comme attitude en général mais comme objet de connaissance. Ce fougueux caractère, cet ardent tempérament n'est pas du genre à rester neutre dans le combat des idées. Il a le goût du droit des gens et il aime son pays. Rien d'étonnant à ce qu'un historien militaire, un polémologue s'intéresse à cette branche du droit qu'on a fini par appeler droit international public. Et l'objectivité de l'historien supporte l'ardeur du patriote. En revanche, ce que Langendorf déteste, c'est la confusion des rôles: la morale arbitre du bien commun.

Le dénigrement de la Suisse après la seconde guerre mondiale a révolté Langendorf. La complicité des autorités fédérales dans l'autocritique abusive l'a scandalisé. Il en est résulté plusieurs protestations où la solidité de l'argumentation a remis les choses en place: *Le martyr de la Neutralité* dans un ouvrage collectif de 1997, *La Suisse dans les tempêtes du XX^e siècle* en 2001, *Grandeur et Scandale de la Neutralité* dans un Cahier de la Renaissance Vaudoise de 2002. Il était naturel qu'après ces écrits combattifs, leur auteur ressentît le besoin de considérer les péripéties de la neutralité suisse d'un point de vue plus général en les plaçant dans une perspective qui est précisément celle du droit des gens et que, élargissant son

propos, il fit de son étude une présentation d'ensemble des formes revêtues par la neutralité dans les pays qui l'ont adoptée. Et finalement c'est une *Histoire de la neutralité* qui est sortie de sa plume infatigable, aux éditions Infolio en début d'année.

Partant de l'illustre Grotius, dont le traité du droit de la guerre et de la paix publié en 1625 peut être considéré comme fondateur en la matière, Langendorf brosse une fresque impressionnante d'érudition où la théorie et la pratique se mêlent adroitement et dans laquelle apparaissent les principaux acteurs et les grands événements de l'histoire diplomatique. Nous ne résumerons pas l'ouvrage mais nous bornerons à considérer un aspect du problème de la neutralité. Pour Langendorf, Grotius a mené sa réflexion dans une impasse en faisant intervenir la notion de guerre juste et en invitant le neutre à ne rien entreprendre pour renforcer celui dont la cause est mauvaise et pour gêner celui dont la cause est bonne. Comment trancher? Jusqu'au XX^e siècle, la question ne s'est guère posée. C'est le président Wilson qui l'a fait resurgir en donnant à l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1917 une importance morale: «La neutralité n'est plus souhaitable ou réalisable là où la paix du monde et la liberté des peuples sont en jeu.» Le lien entre la neutralité et la morale sera réaffirmé

après la seconde guerre mondiale avec d'autant plus de force que l'un des belligérants avait commis des crimes contre l'humanité abominables, au nom d'une idéologie apparaissant comme démoniaque. Langendorf condamne cette moralisation avec les tenants du droit des gens classique pour qui l'abstention est un droit inhérent à la souveraineté et dont l'exercice échappe à tout jugement moral. Et si l'on quitte le droit des gens, on peut affirmer que la neutralité porte en elle sa propre vertu morale lorsqu'elle se met au service du maintien de l'ordre interétatique ou se réclame du bien commun que tout état doit rechercher: *salus populi suprema lex esto!*

C'est l'occasion de rappeler la position prise en 1995 par Georges-André Chevallaz, dans son ouvrage *Le Défi de la Neutralité*, à l'égard d'Edgar Bonjour que le Conseil fédéral avait chargé de faire un rapport traitant de l'ensemble de la politique étrangère de la Suisse pendant la dernière guerre mondiale. Dans l'avant-propos de ce rapport, Bonjour affirmait que l'historien devait porter sans ménagement les jugements moraux et politiques exigés par le sujet traité. Chevallaz avait rétorqué qu'en se soumettant à la prédominance du critère moral ou du préjugé politique, l'historien était plus près de Bossuet que de Thucydide et qu'il lui fallait veiller à ne pas succomber à la tentation d'une vi-

sion manichéenne de l'histoire. Cette vision est celle dont se réclame *Le Temps* du 24 mars dernier qui fait la morale à Langendorf, lui reprochant de ne pas voir dans la seconde guerre mondiale et la résistance des alliés une guerre juste rendant injuste toute neutralité et d'avoir écrit un livre «furieusement idéologique»!

Comment Langendorf voit-il l'avenir de la neutralité suisse? Dans l'hypothèse où le «grand espace européen occidental» entrerait en conflit armé ou non avec le «grand espace russe», par exemple, les neutres de l'espace occidental pourraient-ils conserver leur neutralité? Pour Langendorf, la réponse est négative; les neutres seraient forcément partie prenante au conflit en raison des liens étroits qui les attachent à cet espace vital.

Marcel Regamey aimait à comparer la neutralité suisse au lest qui ramène invinciblement à la position verticale la poupée contrainte de se coucher par une main d'enfant tétu. Il voyait dans la neutralité un élément consubstantiel à la communauté helvétique, une nécessité physique, invétérée, née de la structure fédérale. Dans la guerre des grands espaces imaginée par Langendorf, on peut rêver que la poupée obstinée resterait debout grâce à son lest.

PIERRE ROCHAT

Du nouveau à la Haute Ecole Pédagogique

Le projet de loi sur la Haute Ecole Pédagogique (HEP) est entre les mains du Grand Conseil. Ce texte de 92 pages, assez jargonnel, montre avec optimisme comment tous les écueils passés vont enfin être surmontés par les nouveaux responsables. A vrai dire, le sentiment est double: à la fois une réelle sortie du tunnel, grâce à l'abandon des admissions chaque semestre, à la reconnaissance fédérale et européenne, au retour à un peu plus de réalisme, mais aussi une sorte d'emprisonnement dû au rôle pesant des experts de l'«Ecole fédérale» (qui commence à exister bel et bien), des compatibilités européennes, des exigences de Bologne.

La HEP a la prétention d'exister comme institut de formation de niveau universitaire. Ce simple postulat im-

plique plusieurs conséquences discutables:

1) Les professeurs HEP qui sont engagés doivent être porteurs d'un doctorat. Leur tâche principale est la recherche et la publication de leurs travaux; ils pourront co-diriger des thèses. On distingue ces purs chercheurs des «professeurs formateurs», chargés de la didactique. Or certains de ces derniers sont recrutés parmi les assistants universitaires; les docteurs ont parfois la priorité sur les maîtres chevronnés qui connaissent les programmes, les exigences et les règlements scolaires. L'expérience pédagogique passe bien après les qualifications spécialisées. Il serait souhaitable que les formateurs aient eux-mêmes été formés dans le domaine dont ils ont la charge, les leçons au collège et au gymnase, et qu'ils aient une certaine pratique...

2) Le calendrier de la HEP sera le calendrier universitaire (semestres d'automne et de printemps, Bologne *dixit*): les futurs maîtres, appelés étudiants bien qu'une grande partie d'entre eux aient terminé leurs études universitaires, auront lors de leurs stages deux régimes de vacances...

3) Le niveau Bachelor sera exigé pour tous les enseignants, de l'école enfantine à la fin de l'école obligatoire. Ce principe est à nos yeux beaucoup trop rigide. Il exige une maturité fédérale et trois ans d'études à l'université pour tous les maîtres. Les porteurs d'un diplôme socio-pédagogique (Ecole de culture générale) devront suivre un parcours du combattant pour parvenir à entrer à la HEP alors que cette voie a été mise sur pied pour les futurs maîtres primaires. L'exigence est trop élevée.

D'autre part, les maîtres de 7^e-9^e voie de baccalauréat, qui préparent déjà les élèves en vue de la maturité, devraient avoir accompli des études universitaires complètes, comme cela a toujours été le cas, c'est-à-dire la licence, maintenant le Master.

Ces brèves remarques à propos d'une matière complexe font réfléchir sur le rôle d'une école de formation des enseignants: niveau universitaire ou formation professionnelle? acquisition des connaissances ou pratique pédagogique? En 1983 paraissait une étude sur l'histoire de l'Ecole normale dans le Canton de Vaud dont le titre était *Une Ecole pour l'école*: la future HEP est-elle vraiment une école pour l'école?

YVES GERHARD

Un beau festival à Crêt-Bérard

Du 8 au 10 juin 2007 s'est déroulé le «f-festival», organisé par l'Eglise réformée vaudoise à Crêt-Bérard. La Maison de l'Eglise et du Pays a mis à disposition son site unique pour une fête originale. Un grand chapiteau de cirque a été installé dans la clairière, entouré de plusieurs tentes diversement aménagées.

Trois jours durant, une foule colorée a pu assister à des spectacles, participer à des célébrations ou à des ateliers (y compris des activités pour les jeunes), entendre des conférences ou des tables rondes, se restaurer, voire même camper sur place.

Sans évoquer tout le programme, relevons quelques points forts du festival: l'humoriste français Michel Boujenah le vendredi soir, la conférence de M^{me} Lytta Basset sur le thème de la permanence de la joie le samedi matin, les quatre musiciens et comédiens géniaux du «Quatuor» le samedi soir et le grand culte radiodiffusé le dimanche matin (1500 participants sous le chapiteau). Pour une fois, des gens actifs dans notre Eglise ont eu l'occasion de se rencontrer en nombre et de vivre une

réunion communautaire dans le cadre du protestantisme vaudois.

Une organisation parfaite, une ambiance détendue et une météorologie favorable ont contribué à la réussite de la fête. On ne connaît pas le résultat financier de l'opération, mais on parle d'une prochaine édition possible dans deux ans. Ceux qui sont montés à Crêt-Bérard pour le festival 2007 reviendront sûrement.

A. ROCHAT

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

La tradition: un poids ou une grâce?

Salzburg, matin de Pentecôte. A la clarté du soleil levant s'ajoute la sonorité grave et joyeuse de toutes les cloches de la ville, comme un bain de musique, tonique et vivifiant.

Neuf heures. L'office va commencer à la *Franziskanerkirche*, au cours duquel sera chantée une messe de Schubert, la grande, en mi bémol majeur. Une foule très dense, qui frappe par son recueillement, emplit les moindres recoins de l'édifice. Rien d'une foule anonyme et peu concernée, mais une véritable communauté, que l'on sent en quête d'un partage, où tous les âges sont représentés, souvent des parents avec leurs enfants ou des couples en costume.

On n'est pas dans une salle de concerts et l'on n'assiste pas à un concert. On prend part, dans un cadre unique, à un moment unique, où tous les éléments concourent au même but – la célébration. D'emblée, dès l'introduction d'orgue, d'une ampleur solennelle, la musique est d'une telle qualité d'exécution qu'elle s'inscrit naturellement dans le cadre liturgique, comme l'un de ses éléments constitutifs, sans que rien n'en vienne troubler le déroulement.

Si bien que les différents moments de l'office sont vécus dans l'harmonie, à la manière d'un cheminement intérieur, où prennent place les interventions musicales d'un grand génie nommé Schubert. Les fidèles suivent ce cheminement, d'autant plus et d'autant mieux qu'il leur est connu d'avance, et qu'il implique leur participation active: aux moments convenus, ils se lèvent, s'assoient ou se signent. La liturgie devient ainsi un tissu vivant, générateur d'une profonde unité qui, littéralement, porte l'assemblée...

Salzburg offre encore, ce matin-là, deux autres offices chantés – à dix heures, une messe de Muffat à la cathédrale, et à dix heures trente, la Messe Nelson, de Haydn, à l'église St-Pierre. Heureuse ville, heureuse communauté, qui choisissent et qui sont capables de conserver vivante une tradition d'une telle intensité. Sans se laisser submerger par une surenchère d'offres mercantiles et touristiques, elles préservent ainsi leur identité et, par là, leur âme.

Alors, la tradition, un poids ou une grâce?

JEAN-JACQUES RAPIN

La majorité bon enfant

Dans ses *Considérations sur la France*, Joseph de Maistre l'a dit: le rétablissement de l'ordre politique ne sera pas une révolution contraire, mais le contraire de la révolution¹. Tous les journalistes n'ont pas lu Joseph de Maistre. Aussi, après chaque petite victoire de la droite, nous annonce-t-on une «révolution conservatrice» imminente. Ce fut le cas aux Etats-Unis lorsque Ronald Reagan devint président, et chez nous quand le peuple suisse rejeta l'initiative «des jeunes» en faveur de l'adhésion à l'Union européenne. Aujourd'hui, après la victoire de Nicolas Sarkozy, les «valeurs conservatrices», nous dit-on, sont de retour!

Toutes ces prédictions sont l'œuvre de journalistes classés plutôt à gauche qui aiment se faire peur à peu de frais et appellent rituellement leurs ouailles à la «vigilance».

Il n'y a pas de révolution conservatrice, ni même de lame de fond droite. Nicolas Sarkozy, plus libéral que national, qui a su prononcer les mots qu'il fallait au bon moment pour récupérer un électorat que son prédécesseur avait méprisé, risque de décevoir quelques espoirs naïfs.

Les démocrates universalistes tiennent bien leur os. Ils ne l'ont plus lâché depuis la Révolution française. Leur pouvoir sur les esprits garantit une progression constante de leurs idées. Après chaque recul apparent (un pas en arrière), la démocratie fait deux pas en avant vers l'égalité et la ressemblance. Le progressiste a toujours un temps d'avance.

En Suisse, il y a quelque vingt-cinq ans, on pouvait encore compter, lors des votations, sur la «majorité silencieuse»; il s'agissait du gros de l'électorat, formé d'indépendants de la classe moyenne, de paysans, d'artisans et de petits entrepreneurs qui constituaient les bataillons du «non» lorsqu'il fallait s'opposer à de prétendues avancées en matière de mœurs ou aux attaques contre l'autonomie des cantons, l'armée suisse et l'indépendance de la Confédération.

Avant 1989, dans n'importe quel village vaudois, on jugeait mal un garçon qui ne faisait pas son service militaire même pour de sérieuses raisons de santé. Ce temps est passé. Aujourd'hui, celui qui aime l'armée a l'air d'un extrémiste (sauf les filles...).

Une nouvelle majorité, de gauche selon les critères habituellement reçus, s'est installée. Son influence n'est pas liée aux succès (ou insuccès) des partis de ce bord. Les idées de gauche dominent car certains politiciens situés à droite les relaient tout aussi bien que les rares révolutionnaires déclarés. M. Sarkozy, en ce qui concerne les mœurs ou la politique étrangère, pourrait conduire une politique «progressiste» plus efficace que M^{me} Royal.

Un journal suisse, *Migros Magazine* (*MM*, anciennement *Construire*) représente à merveille la nouvelle majorité que nous appelons bon enfant parce qu'elle croit au Père Noël et semble fort pacifique.

MM est, bien entendu, chargé de promouvoir les produits Migros. Le journal vise une clientèle universelle. Il ne peut se couper d'une partie de la population pour la livrer à ses concurrents. Aussi réalise-t-il le tour de force de réconcilier la Suisse profonde et les «nouvelles tendances». Il s'adapte à ce que croit le public tout en devançant des attentes encore floues. Dans chaque numéro de *MM*, des articles nombreux s'emploient à caresser les penchants modernistes dans le sens du poil sans négliger pour autant l'arrière-garde conservatrice. Le courrier des lecteurs est parfois réservé à cette tendance-ci.

Le 3 janvier 2007, *MM* commençait l'année en frappant fort.

On se délecte du ton des articles, raisonnablement subversif (les gays ne veulent pas se marier ou avoir des enfants, l'érotisme est «sans tabou», mais jamais «vulgaire», etc.), soucieux ne pas bousculer la famille urbaine recomposée moyenne, parfois revendicateur, parfois roboratif, mais toujours édifiant. Le Père Noël ne règne pas encore en personne, mais son royaume est déjà là, car la Migros travaille à la résolution des problèmes «sociétaux».

Un nouveau monde, consensuel et apaisé, est possible.

«A quel âge avez-vous découvert votre homosexualité?», c'est la première phrase de l'éditorial du 3 janvier qui célèbre le PACS: «Le peuple suisse a franchi un pas important (...) Il était temps!» Un article de quatre pages nous présente un couple gay qui répond aux questions «avec franchise et bonne humeur». Il s'agit de Claude, un «people» romand et de son compagnon

Thierry. Ils ont «craqué» l'un pour l'autre. Claude a décidé de s'engager publiquement à la demande de Ruth Metzler, «une amie»: «Je suis l'homme du métissage et de l'ouverture». Les deux tourtereaux sont raisonnables, ils ne veulent pas d'enfants. Le problème est de savoir où «l'heureux couple» passera «le cap festif» du 1^{er} janvier, «ça promet d'être sympa!».

Il n'y a pas que Claude qui «craque» pour son ami. Les mamans aussi «craquent». Elles se sentent «désespérées», «larguées», elles vivent «un calvaire», passent «de l'enfer au paradis». Leurs bébés auxquels elle donnent pourtant des prénoms mignons comme Alissone, Yanis ou Loane, pleurent plus de deux heures par jour, ce qui, selon le pédiatre, est excessif. Alors les mamans «témoignent», elles «cherchent des pistes». Peut-être vont-elles taper sur le réseau «www.monbebepleure.ch» ou achèteront-elles la machine WhyCry, «créée pour décrypter les pleurs des bébés» et restituer «sous la forme d'un pictogramme» les raisons de leurs cris.

Plus loin, on admire que «face aux incivilités en augmentation», l'Association de juges des mineurs de Suisse romande et du Tessin «n'ait pas voulu une loi punitive, mais ait préféré maintenir l'aspect protecteur, avec un zeste de sévérité».

L'invité de la semaine, chroniqueur à *La Liberté*, nous met en garde contre l'affreuse Eglise catholique qui «permet au brave Pinochet d'entrer au royaume éternel par la grande porte», alors qu'elle condamne Piergiorgio Welby, «homme ayant tant souffert» parce qu'il s'est suicidé en demandant qu'on débranche un respirateur artificiel. «C'était son droit, son courage!». Il allait «contre cette sale manie de sanctifier la souffrance (...) au nom d'on ne sait quelle faute, on ne sait quel péché originel!»

A Method, un sourd, Pierrot, «souriant et dynamique», a décidé de participer aux assemblées de commune, «las d'être mis à l'écart des affaires politiques»: «Parmi ses chevaux de bataille, la défense de l'identité et de la culture des sourds». Le Vaudois reste parfois «frustré», il est «proche des valeurs socialistes», car le PS «encourage les handicapés et les étrangers».

Bâle est une ville «incontournable». Au bord du Rhin, dans un foyer pour

enfants, des «bambins» vivent «des journées passionnantes». Ils s'y «quellent parfois mais toujours dans les limites de la civilité». Grâce à un cuisinier humaniste et beaucoup de produits Migros, ils apprennent à manger sainement, étant entendu que «même les enfants de confession musulmane ont droit, s'ils le désirent, à un repas spécifique. Cela coule de source pour le cuisinier. Et c'est bien ainsi».

Tout est au mieux dans le meilleur des royaumes bon enfant!

Encore faut-il se rendre à l'Arsenic par exemple, temple lausannois de l'art contemporain, «où le théâtre s'invente devant nous», où «le metteur en scène casse l'idée de décor». L'Arsenic, c'est «une autre conception du théâtre. Le genre qui écorche un peu mais qui fait du bien».

Si vous n'êtes pas sensible au spectacle *Gènes 01* qui évoque la répression dont furent victimes les manifestants altermondialistes en juillet 2001, vous suivrez un cours Migros, sur la «communication non-violente» par exemple...

Le courrier des lecteurs est presque entièrement consacré aux lettres indignées par les conseils de la baronne Nadine de Rothschild (fréquenter les hôtels quatre étoiles, boire du champagne) parce qu'ils côtoient un article sur les «working poors en Suisse» qui vivent dans la misère alors qu'ils travaillent. Une dame d'Yverdon écrit: «En tant que formatrice, j'utilise souvent votre magazine comme support. Mais je ne puis décemment pas proposer l'article de Madame de Rothschild».

Et soudain un dérapage! On lit à la page 62: «Ce n'est pas du chiqué, la race doit rester pure. Il faut travailler en consanguinité, sinon on ne sait pas ce que ça va donner».

Qu'on se rassure, ce n'est pas un skinhead qui parle, mais un éleveur de lapins de concours dans la Broye fribourgeoise.

Ouf! le Père Noël n'a pas trahi!

JACQUES PERRIN

¹ La citation exacte est: «Enfin, c'est ici la grande vérité dont les Français ne sauraient trop se pénétrer: le rétablissement de la monarchie, qu'on appelle contre-révolution, ne sera point une révolution contraire, mais le contraire de la révolution.»

Aspects de la vie Vaudoise

Rétrospective Casimir Reymond à Pully

(*fm*) Originaire de Vaulion, Casimir Reymond (1893-1969) est surtout connu comme sculpteur (entre autres pour les statues encadrant l'entrée du Palais de Beaulieu, les opulentes formes féminines de la Vendange dans le parc du Denantou ou encore ses bustes de Ramuz, Gilliard ou Henri-Louis Mermod). Mais il fut également peintre, professeur et directeur de l'Ecole des beaux-arts. Un peu oubliée aujourd'hui, son œuvre, rejetant les audaces avant-gardistes de son époque, est empreinte de classicisme; le musée de Pully lui fait l'honneur d'une rétrospective bienvenue. [Musée de Pully, chemin Davel 2, jusqu'au 22 juillet; de mardi à dimanche, 14h-18h].

La Vaudoise a 75 ans

(*fm*) Histoire mouvementée (et pas seulement à cause des sautes d'humeur du lac Léman!) que celle de la Vaudoise, dernière barque du Léman

construite pour le transport des marchandises. Née en 1932, elle a failli disparaître une première fois peu après la guerre; rachetée par le fondateur de la confrérie des Pirates d'Ouchy, elle fait une apparition remarquée à l'occasion de la Fête des vigneron de 1977, mais sa coque en bois est pourrie et le permis de navigation est retiré. La confrérie se bat pour recueillir l'argent nécessaire à sa rénovation et finit par obtenir du Canton que la barque soit classée monument historique! Restaurée, entretenue, la Vaudoise fait, depuis lors, quelques sorties mémorables hors de son coin de pays, notamment en 2004 lors de la fête des vieux gréements de Brest. Pour ce vénérable anniversaire, elle entamera un tour du Léman du 22 au 30 juin; une grande fête populaire est également prévue à Ouchy les 11 et 12 août prochains.

Le terroir vaudois aux côtés d'Alinghi

(*fm*) C'est un joli coup de pub qu'ont réussi Jean-Luc Kursner, vigneron à

Féchy, et Pierre-Alain Urfer: avec le soutien de l'Office du tourisme vaudois, de celui des vins vaudois et de la Fédération Pays de Vaud, pays de terroirs, ils ont obtenu le droit de présenter et vendre des fromages, de la viande (saucissons, charcuterie) et des vins vaudois dans un établissement public de Valence, situé à quelques encablures du parc de la Coupe de l'America, course internationale de voiliers bien connue des Suisses depuis qu'en 2002, dans les eaux lointaines de la Nouvelle-Zélande, le voilier suisse Alinghi de l'industriel Ernesto Bertarelli a ramené, pour la première fois, la plus vieille Coupe du Monde sur le sol européen. Les Vaudois seront donc présents dès le 20 juin et jusqu'au début juillet à ce grand rendez-vous de l'été qui suscite un immense engouement médiatique et populaire.

Chronique sportive: deux coups de chapeau

(*fm*) Un premier au footballeur Ludovic Magnin d'Echallens, qui, avec son

équipe de Stuttgart, a remporté le championnat d'Allemagne. A noter que c'est une récurrence pour le joueur challenois, puisqu'il fut déjà champion en 2004 avec le Werder de Brême. Aucun autre footballeur suisse jouant ou ayant joué dans le championnat allemand n'a réussi un tel doublé. Le deuxième coup de chapeau est décerné, dans le même sport, à un autre habitant du Gros-de-Vaud, Lucien Favre, entraîneur du FC Zurich, équipe avec laquelle il vient de remporter un deuxième titre national consécutif, et cela avec un effectif et des moyens financiers moins imposants que ceux de l'équipe rivale de Bâle. Accueilli avec scepticisme à son arrivée en 2003, il a su imposer avec patience et ténacité sa manière de faire, au point d'impressionner les dirigeants d'Hertha Berlin, l'équipe phare de la capitale allemande, qui se sont intéressés à lui et viennent de l'engager pour la prochaine saison. Souhaitons-lui autant de réussite dans ce championnat que son compère Magnin!

« Comment je suis redevenu chrétien »

Sous ce titre ne se cache pas le témoignage d'un *born again*, pentecôtiste touché sur le chemin de Damas, mais le dernier livre à succès de Jean-Claude Guillebaud¹. Ce dernier, ancien reporter pour *Le Monde* et éditeur au *Seuil*, est un intellectuel parisien, un moderne; il est démocrate, attaché à la laïcité républicaine. Pourtant, après une enfance de « catholique de province » et un passage par les idées de mai 68, sa curiosité « quasi journalistique » l'amène, de livre en livre, à la question chrétienne.

L'auteur décrit son parcours comme le passage par trois cercles concentriques. Le premier est celui de la découverte des « sources de la modernité », la prise de conscience « qu'au cœur même de cette modernité sécularisée, que nous croyons agnostique et même agressivement antichrétienne – du moins en France –, la *trace chrétienne* est plus présente » qu'il ne se l'imaginait. Se détachant de cette tradition française anticléricale, l'auteur dessine le lien entre des notions comme l'individualisme, l'égalité ou le progrès et le christianisme dont elles dérivent.

Le deuxième cercle est celui de la découverte de « la subversion évangélique ». J.-C. Guillebaud reprend la thèse de René Girard de l'inversion du point de vue porté sur le sacrifice: contrairement aux religions archaïques qui utilisaient le sacrifice comme exutoire mimétique des fautes du peuple, le christianisme, « en proclamant l'innocence des victimes et l'imposture de la

persécution sacramentelle », inverse la perspective. Le christianisme nous met du côté des victimes, un point de vue que nos sociétés ont intériorisé. D'ailleurs, l'auteur observe chez nos contemporains une « funeste compétition pour occuper la place de victime, [...] cet hommage tactique du vice à la vertu. »

Dans ce deuxième cercle, notre auteur se sent attiré plus par la théologie de la libération, par le message évangélique subversif, que par l'institution qui le transmet. Cependant, il découvre que depuis les débuts du christianisme, des moines, des mystiques ont critiqué du sein même de l'Eglise ses dérives humaines. Et puis, « cette fameuse *institution* catholique si souvent évoquée de manière abstraite, j'ai fini par la voir de près, la rencontrer, la côtoyer même. [...] Alors l'anticléricalisme contemporain, y compris celui des chrétiens de gauche, me semblait tout à coup aussi paradoxal que l'antisémitisme sans juifs de certains Polonais. »

Des « hommes et des femmes têtus dans leur foi » font aussi découvrir à J.-C. Guillebaud une vérité fondamentale: « La croyance solitaire, autonome, nomade, qu'invoque à tout propos le discours sociologique contemporain, n'existe pas. Elle est un leurre de l'individualisme. [...] Pour échapper à ses propres folies, toute croyance réclame d'être passée au tamis de la critique raisonnable, de la libre discussion, de la patiente *purification*,

autant de choses qui impliquent une relation organisée et suivie dans le temps », une institution. Ainsi les chrétiens ont besoin de l'Eglise, « ils doivent travailler à sa survie; apprendre à critiquer ses raideurs tout en l'aidant à exister. »

J.-C. Guillebaud invite les chrétiens « à opposer aux dérives de l'époque la même vitalité dénonciatrice que celle dont firent preuve les premières communautés d'Antioche, d'Ephèse ou d'ailleurs. » A ce propos, l'auteur critique vertement ceux qui, « soucieux de ne pas perdre toute audience, préfèrent se définir comme « sociologues des religions », « historiens des religions » ou « chercheurs en théologie », plutôt que simplement chrétiens. Cette prudence de principe [...] s'apparente à une capitulation et fait la part trop belle à l'agressivité alentour, à l'inculture généralisée ou au cynisme ambiant. »

Le troisième cercle est celui du problème de la foi, de « la foi comme décision ». Parvenu au seuil du christianisme par les seules voies de la raison et de la réflexion, J.-C. Guillebaud se sent « partagé entre une envie de croire et un refus d'articuler ce qui ne [lui] *parle* pas. » Avec Bruno Latour et Timothy Radcliff, notre auteur dénonce avec dureté l'inadéquation du langage liturgique avec la société contemporaine, qui « noie peu à peu la subversion chrétienne dans un malentendu qui risque de lui être fatal »; « la réinvention d'une

syntaxe permettant de *dire* le christianisme au monde contemporain et de redonner vie aux mots de la prière exigera plus qu'un toilettage. »

Cependant, la véritable révélation pour l'auteur est la découverte de la *dimension décisionnelle de la croyance*: « La foi présuppose une adhésion délibérée, un saut personnel et subjectif qui permet de franchir les abîmes du doute. [...] Elle ne s'impose pas d'elle-même quand on a terminé l'inventaire des raisons de croire ou de ne pas croire; [elle] n'intervient pas au terme d'une argumentation mais la précède. [...] A ce titre, elle s'apparente à l'amour. » Notre auteur qui tenait tant à sa rationalité, à son scepticisme de principe, découvre que la foi est une relation; que bien souvent la pure réflexion n'intervient « qu'après coup pour conforter une décision déjà prise dans les tréfonds », ce qui explique « la joie qu'exprime, parfois à son insu, un converti en parlant de l'*assentiment* qu'il a fini par donner à un parti, à une communauté religieuse. »

Au terme de sa réflexion, le journaliste reste sur cette interrogation: « Etais-je en train de redevenir chrétien ou n'avais-je jamais cessé de l'être ? » Le chrétien, à propos de l'injonction de saint Paul « Soyez toujours joyeux », se pose la question: « Saurons-nous l'être ? »

OLIVIER KLUNGE

¹ Albin Michel, 183 p., 2007.

† Le pasteur Pierre Coigny (1919 – 2007)

C'est une grande figure de l'Eglise réformée du Canton de Vaud qui nous a quittés à la fin du mois d'avril. Pierre Coigny incarnait à la perfection l'image du pasteur de l'Eglise Nationale, telle qu'elle existait au milieu du siècle dernier. Toujours vêtu de noir, il a exercé le ministère dans les paroisses d'Agiez et d'Yverdon. Il y a laissé le souvenir d'un homme d'une grande disponibilité, qui savait écouter et aussi stimuler le zèle de ses interlocuteurs, que ce soit au service de l'Eglise ou du pays.

Sa haute stature et sa fermeté de caractère étaient impressionnantes. Veveysan d'origine, il appartenait à une famille où l'on savait ce qu'était l'autorité. Son grand-père, président de la Confrérie des Vignerons de Vevey, saluait la foule, lors des représentations de la Fête des Vignerons, d'un large coup de chapeau qui avait quelque chose de seigneurial!

Le pasteur Coigny avait un abord d'une grande simplicité. L'œil miclos, il avait toujours un mot d'esprit à la bouche. Il maniait un humour plein de tendresse et s'interdisait toute ironie tranchante qu'il estimait incompatible avec son statut d'ecclésiastique.

Disponible comme peut l'être un célibataire, il s'adonnait à toutes sortes d'activités qui le rapprochaient de ses concitoyens. Sa vie durant, il apporta le plus grand soin à son jardin potager; il pratiquait aussi régulièrement la pêche en rivière. Pendant de nombreuses années, à Yverdon, il retrouvait chaque semaine quelques amis qui prenaient plaisir à traduire ensemble quelques pages d'un auteur latin.

Le pasteur Coigny connaissait l'âme vaudoise comme pas un. Il connaissait aussi les subtilités des différents rouages de l'institution ecclésiastique. Il n'est donc pas étonnant que l'on se soit tourné vers lui pour rédiger les pages consacrées à la paroisse et à l'Eglise réformée dans l'Encyclopédie vaudoise.

Dans l'Eglise réformée vaudoise, il fut moins un homme de pouvoir qu'un homme de conseil et de conciliation. Longtemps membre du Synode, où il était très écouté, il participa activement, avec M^e Regamey, à un groupe de travail qui prépara la fusion des Eglises libre et nationale. Il collabora aussi à de nombreuses rencontres pour mettre sur pied le statut des catholiques vaudois.

A l'aise avec les gens de condition très modeste comme avec ceux qui exercent l'autorité dans la cité, le pasteur Coigny a toujours manifesté un grand intérêt pour la vie de son Canton et de sa ville. Pendant de nombreuses années, il a présidé le Comité directeur de l'Hôpital de zone d'Yverdon, notamment à l'époque où fut édifié l'important Hôpital du Nord vaudois. Simultanément, il a présidé avec brio le Comité de restauration du Château d'Yverdon où ses nombreuses relations et sa capacité de susciter des dons généreux ont

grandement facilité les importants travaux qui ont mis en valeur ce joyau du patrimoine architectural vaudois.

Au-delà des éminents services rendus à son Eglise et à son Pays, le pasteur Pierre Coigny restera surtout, dans la mémoire de ses paroissiens, comme un ministre de l'Evangile à la prédication ferme et exigeante, qui a su les accompagner fidèlement dans les circonstances importantes de leur vie.

JEAN-PIERRE TUSCHER

Le Coin du Ronchon

Kanton Romandie

Quand on mène la vie tranquille d'un honnête notable de province dans une campagne ignorée de Suisse orientale, il arrive que l'on s'interroge sur le sens de l'existence, sur les traces que l'on pourrait laisser de son passage, et que l'on se dise: « Et si j'avais une idée? Une grande idée qui ferait parler de moi? » Et c'est alors que l'on découvre l'une ou l'autre vieille lune inlassablement rabâchée depuis vingt ans au sein des cénacles intello-médiatiques.

Par exemple – au hasard: redécouper la Suisse en quelques « grandes régions », « plus fortes », « plus rationnelles », « plus performantes », où l'on pourrait voter les lois plus vite et plus simplement.

C'est exactement ce qu'a proposé récemment M. Hans Peter Ruprecht, dont on nous dit qu'il est président du Conseil d'Etat thurgovien et membre de l'UDC – parti qui montre ainsi son côté peu fréquentable. Partant d'un simple

projet d'annexion des cantons voisins, cet Attila régional, nous dit-on, verrait assez bien la création d'un *Kanton Ostschweiz*, d'un *Kanton Zentralschweiz*, un *Kanton Nordostschweiz* et d'un *Kanton Romandie*. Il est prêt à aller expliquer aux tribus indigènes que c'est pour leur bien. La carte d'état-major est dépliée, la moustache assurée, l'encéphalogramme au repos.

En ajoutant ainsi son nom à une sinistre cohorte de journalistes, politiciens, fonctionnaires et banquiers en mal de notabilité, M. Ruprecht a réussi son coup. Le *Tages Anzeiger* l'a interviewé. La Télévision Socialiste Romande l'a cité dans sa revue de presse. D'autres journalistes en mal d'inspiration ont ensuite suivi le mouvement. Même *La Nation* va lui octroyer une célébrité passagère. Profitez-en, *Herr Regierungspräsident!* Dès demain, plus personne ne parlera de vous et d'autres auront recyclé votre « idée ».

LE RONCHON

RAPPEL

Voici venu le moment de faire signe à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore payé leur abonnement. Il s'élève à 69 francs (30 francs pour les étudiants, les apprentis et les gymnasiens). Pour nos lecteurs à l'étranger, il est de 75 francs.

Nous n'avons pas d'autres moyens de subsistance que ces abonnements; les dons, parfois élevés, que font certains de nos abonnés nous permettent de lancer des campagnes politiques, toujours fort coûteuses malgré le bénévolat de nos collaborateurs.

Par souci de simplicité administrative, un bulletin de versement est encarté dans cet exemplaire. Ceux qui ont déjà payé leur abonnement n'en tiendront pas compte.